

# Ecce homo... œconomicus ou sapiens ?

Alain MICHEL, IGEN

*Dans un article récent<sup>1</sup>, l'économiste Richard Thaler prédit que dans les prochaines années la théorie économique va être renouvelée par la prise en compte de l'homme avec ses émotions et ses imperfections au lieu de l'individu désincarné, cet animal lugubre de référence, imbu de sa rationalité inoxydable et implacable – l'homo œconomicus – dont le comportement fonde encore l'essentiel des modèles micro et macroéconomiques.*

## Les conjectures de Thaler

R. Thaler émet quelques hypothèses, dont il ne cache pas qu'elles sont empreintes d'une bonne dose d'optimisme. En premier lieu, dans la lignée des travaux des premiers économistes qui n'étaient pas encore férus de formulations mathématiques, mais aussi des théoriciens de la rationalité limitée (comme W. Baumol ou H. Simon), l'auteur pense que la tendance des cinquante dernières années devrait s'inverser au profit d'une approche dans laquelle le degré de rationalité accordé aux agents économiques dépendra du contexte étudié. Ensuite, il sera davantage tenu compte de la capacité et des possibilités des individus à apprendre par les expériences vécues, notamment en fonction des informations qu'ils peuvent effectivement tirer de ces expériences. Mieux, les modèles seront peuplés d'individus « quasi rationnels » voire irrationnels. Certes, « l'homme économique normal » ne disparaîtra pas mais servira à définir des modèles de référence théoriques tels que celui de la concurrence pure et parfaite aujourd'hui. Cela impli-

quera notamment que soient enfin distinguées les théories normatives ou prescriptives et les théories descriptives cherchant à expliquer les phénomènes observés, distinction déjà courante parmi les psychologues, par exemple. Du reste, autre hypothèse plausible, les économistes devraient davantage à l'avenir tirer parti des résultats de la recherche en psychologie. La voie est déjà tracée, par exemple, par les travaux de D. Kahneman et A. Tversky (*Prospect theory: an Analysis of Decision under Risk*, *Économica*, 1979), qui intègrent des réactions psychologiques dans leur modèle de décision en situation d'incertitude. Enfin R. Thaler, à partir des pistes ouvertes par John Elster (« Emotions and Economic Theory », *Journal of Economic Literature*, mars 1998), ose une prévision plus téméraire : les économistes n'ignoreront plus les émotions dans leurs modèles.

## Le complexe d'une science molle ?

En bref, l'*homo œconomicus* deviendrait *sapiens*, c'est-à-dire un être sage, mais aussi pas sage,

puisque sensible. Ou encore, l'*homo œconomicus* deviendrait humain... On peut, au demeurant, s'étonner de ce qu'une telle proposition de simple bon sens soit émise avec tant de précautions de style, à condition de ne pas être du « milieu » des économistes. En effet, les pétitions récentes d'étudiants et enseignants d'économie, en France et ailleurs, réclamant moins d'ésotérisme mathématique dans l'enseignement de l'économie et un retour à l'économie politique, requête du reste récurrente depuis au moins trente ans, montrent à quel point les prédictions de Thaler ne vont pas de soi. Récemment, des économistes « distingués », y compris les prix Nobel, tels que R. Solow ou A. Sen, sont montés au créneau pour contester l'évolution de la science économique durant ces trente dernières années.

Pour Thaler, une des raisons pour lesquelles l'économie a emprunté

1. Richard Thaler, « From *homo œconomicus* to *homo sapiens* », *Journal of Economic Perspectives*, vol. 14, n° 1, hiver 2000, Nashville, USA ; article traduit dans la revue *Problèmes économiques* n° 2670, 21.6.2000 : « L'avenir incertain de l'*homo œconomicus* ».

cette voie est la réticence à affronter la complexité du réel. Mais, de fait, cette réticence ne peut se comprendre que si l'on prend en compte le souci premier des économistes à légitimer le caractère scientifique de leurs travaux par l'usage des mathématiques. La question clé est bien celle du complexe des sciences dites molles à l'égard des sciences dites dures. Hors de la formalisation mathématique, point de salut !

Il est vrai que toute approche « littéraire » de l'économie est considérée aujourd'hui dans la sphère des spécialistes comme quasi anecdotique et révélatrice d'une insuffisante maîtrise des mathématiques. Entendons-nous : il n'est pas question ici de nier l'apport du modèle walrasien ou de Arrow-Debreu de l'équilibre général, de la théorie des jeux formalisée par Von Neuman et Morgenstern, ou encore de l'usage du « calcul des variations » pour calculer des « sentiers de croissance » de l'économie, pour ne prendre que quelques exemples déjà anciens. Il s'agit seulement de contester la formalisation mathématique comme devenant une fin en soi, car celle-ci est nécessairement réductrice du champ de réflexion sur la réalité économique. L'économie mathématique est tout à fait respectable et est très utile. Il en est de même bien sûr pour l'économétrie qui permet de progresser dans l'explication des évolutions économiques et la prévision. Mais le danger est de tomber dans le travers du nominalisme scientifique et de réduire le champ de l'économie à ce qui est *mathématisable*. Plus que jamais, une réflexion épistémologique est nécessaire. N'oublions pas qu'un modèle ne peut jamais *stricto sensu* « représenter » la réalité économique. Celle-ci n'existe et ne se manifeste qu'à travers les modèles (au sens large) des économistes. Ainsi, pour prendre un exemple très simple, la vision que nous avons de la croissance est déterminée par la variation du PIB qui ne prend en compte qu'une partie de l'activité humaine et sociale et qui

comptabilise de manière positive les effets externes négatifs (un accident de la route accroît le PIB).

## Lueurs d'espoir

Le virage récent de la Banque mondiale, qui n'est pas indépendant de ce qui s'est passé à Seattle en décembre 1999, visant à humaniser la mondialisation et à bâtir un nouveau modèle de développement, ou la nouvelle approche interdisciplinaire de l'OCDE sur le développement soutenable, qui intègre le capital social et plus seulement le capital humain, sont des faits significatifs susceptibles d'avoir un impact à moyen terme sur la recherche académique. Du moins peut-on l'espérer. D'une certaine manière, on prend acte aujourd'hui du fait que la science économique doit entretenir des liens avec les autres sciences humaines et sociales, comme l'ont fait de grands auteurs tels que A. Smith, J. S. Mill, K. Marx, J. A. Schumpeter ou J. M. Keynes, par exemple. A. Smith, le père de la métaphore de la main invisible, est aussi l'auteur de *La Théorie des sentiments moraux* ; la *Théorie générale* de Keynes n'a recours qu'à des mathématiques rudimentaires et fait une place importante à la psychologie des individus. Même V. Pareto, père de l'expression « *homo œconomicus* » et de la formulation de l'optimum économique est l'auteur d'un traité de sociologie générale<sup>2</sup>. Cela dit, d'une certaine manière, par sa définition de l'optimum correspondant à une situation d'allocation efficiente des ressources (données), qui est la limite de l'unanimité des agents économiques, Pareto est en quelque sorte le fossoyeur de l'économie politique.

Faire de la science économique la seule science des choix rationnels sous contrainte est beaucoup trop réducteur. À l'âge du paradigme systémique, l'économie doit être appréhendée dans ses interactions dynamiques avec les autres champs de l'activité humaine et sociale, qui

sont étudiés par la philosophie, l'histoire, la géographie, la psychologie, la sociologie, la science politique, etc. Comme le préconise Edgar Morin, il s'agit de « relier les savoirs » pour rendre compte du réel dans sa complexité. Pour Gérard Mendel<sup>3</sup>, la mathématisation de l'économie a abouti à une rupture avec l'activité économique réelle. Cette approche relève selon lui du « fantasme galiléen d'une mathématisation du réel, reprenant sous une autre forme le modèle platonicien des idées » qui aboutit à la mise à l'écart du réel, ce gêneur, empêcheur de faire tourner les modèles.

Et pourtant, elle tourne... la science économique ! Des modèles plus complexes sont élaborés avec des hypothèses moins restrictives. Mais la conséquence est aussi que la science économique devient encore plus hermétique, donc de moins en moins compréhensible par le commun des mortels. La théorie de l'équilibre général statique ou « théorie standard » est aujourd'hui de plus en plus critiquée comme conduisant à une impasse, de même que les postulats de l'individualisme méthodologique, déjà stigmatisés il y a une trentaine d'années par P. A. Samuelson comme aboutissant au « sophisme de composition ». Sont également remises en cause toutes les hypothèses de la concurrence pure et parfaite : atomicité des marchés, transparence de l'information, homogénéité des produits, fluidité, libre entrée, etc. Le modèle de régulation cybernétique simple de l'économie concurrentielle par ces signaux que sont les prix n'est plus considéré que comme un référent cardinal, dont le mérite essentiel a été de pousser la logique de la rationalité économique jusqu'à ses dernières

2. Pour une histoire critique de la genèse du modèle de l'*homo œconomicus*, on peut se référer à Pierre Demeulenaere, *Homo œconomicus, enquête sur la constitution d'un paradigme*, Puf, Paris, 1996.

3. Gérard Mendel, *L'Acte est une aventure*, La Découverte, Paris, 1998 (p. 47).

limites... La prise en compte du temps et des anticipations, de l'incertitude, des effets externes, de l'importance des institutions et des conventions, des phénomènes de pouvoir et de coalition d'intérêts, des questions de répartition, de la confiance, de la routine, des processus d'apprentissage, etc. a conduit à enrichir considérablement la recherche économique et à révéler les liens nécessaires avec les autres sciences humaines et sociales.

### **Vers la fin d'un paradoxe ?**

Dès lors, pourquoi autant de défiance et de sarcasmes à l'égard de «l'horreur économique»? Quiconque veut soigner son image et sa popularité n'a qu'à tirer sur l'économiste, plutôt que sur le pianiste... Les économistes sont-ils les vrais responsables d'une dérive vers un économisme glacial et réducteur? On peut en douter si l'on accepte de reconnaître le foisonnement et la diversité des pistes de recherche, au-delà d'une «pensée unique». De fait, quelles sont les véritables sources du discrédit actuel?

Un premier facteur est, me semble-t-il, la domination outrancière jusqu'à une époque très récente d'une approche standard, tant dans le milieu des pairs (il n'est qu'à voir la liste des prix Nobel: J. Robinson, par exemple, ne l'a pas eu, malgré la qualité de son œuvre) que dans le monde politique et celui des grandes organisations internationales (on se souvient de l'influence des Chicago's boys). Cette domination était d'autant plus inacceptable qu'elle voulait

se légitimer sur des critères scientifiques, alors même qu'elle était fondée sur des critères idéologiques. La théorie standard se pose comme neutre, alors que par ses hypothèses de base elle est fondée sur des présupposés quant à l'homme et à l'organisation sociale.

Une première mesure de salut public est donc d'admettre qu'aucune science sociale ne peut être neutre. C'est déjà le cas des sciences dites dures, hormis peut-être les mathématiques pures en tant que système hypothético-déductif, mais c'est *a fortiori* celui des sciences sociales. Une différence essentielle, en effet, est qu'une nouvelle théorie en physique ne modifie pas à court et moyen terme l'ordre du cosmos. En revanche, une nouvelle théorie économique ou sociologique change les représentations des individus et donc le fonctionnement de la société. Pour alimenter un débat démocratique, les experts de l'économie doivent donc expliciter leurs préférences idéologiques et reconnaître le biais de leurs approches, quelles que soient leurs préférences.

Un deuxième facteur est la domination de l'économie mathématique dans la hiérarchie interne aux économistes et au sein de l'université. Cette domination, qui résulte d'un complexe de scientificité, conduit aussi à privilégier l'approche mathématique dans l'enseignement. Ce n'est aussi que le prolongement dans l'enseignement supérieur de la hiérarchie des filières au lycée, où la filière «noble» est la série scientifique (S). Faut-il y voir une lointaine conséquence de la hiérarchie des sciences par le père du positivisme,

Auguste Comte, ou est-ce dû à la croyance infondée que l'évaluation des élèves ou étudiants est plus objective dans le domaine des mathématiques? Or une approche excessivement mathématique, outre qu'elle ne se justifie ni scientifiquement ni eu égard aux futurs débouchés de la majorité des étudiants (qui dans leur grande majorité n'utiliseront dans leur vie professionnelle que la proportion et «la règle de trois»), est frustrante pour les étudiants qui aspirent à mieux comprendre le monde économique, politique et social qui les entoure. Deuxième mesure de salut public, donc: donner aux mathématiques une place suffisante mais pas excessive, en permettant à une minorité d'approfondir les acquis mathématiques par des enseignements optionnels. Et, surtout, permettre aux étudiants d'élargir leur culture dans divers champs des sciences humaines et sociales.

En fin de compte, l'acceptation d'un pluralisme des paradigmes parmi les économistes et les organisations internationales, la remise en cause de la domination outrancière d'une économie mathématique antichambre d'un nominalisme scientifique, l'ouverture accrue sur les acquis des autres sciences humaines et sociales, l'accroissement de l'interdisciplinarité et un changement culturel dans les filières de formation économiques sont les conditions nécessaires et peut-être suffisantes pour que cet animal lugubre qu'est l'*homo œconomicus* cède le devant de la scène des médias et des amphithéâtres à la figure de l'*homo sapiens*, au demeurant bien plus sympathique. ■